**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 69 (1930)
**Heft:** 50

**Artikel:** L'ampoule
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-223611

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

profonde de ce bel écrivain se retrouvent dans cette formule.

* *

A son œuvre abondante, périmée pour une large part, le « morceau choisi » s'imposait. Si Mme de Gasparin est de tous les temps par son frais sentiment du paysage, si sa communion avec le divin ne nous choque, à la rigueur, que par certaines formes de l'expression, la « dame de Valeyres » s'est exprimée sur toutes choses avec une abondance lâchée, qui exige retouche. Dans cet arbre touffu, trop de branchettes ne portent pas de fruit... Pour conserver au Pays romand le meilleur de cette œuvre ardente, mais indisciplinée, pour révéler à la génération présente cette source abondante de lyrisme religieux ou profane, il fallait émonder. Une disciple fervente, lettrée délicate, s'en est chargée : Mlle Marie Dutoit, elle-même écrivain de valeur. Dans l'ensemble très feuillu de cette œuvre, elle a choisi, classé, ordonné ; à son recueil, elle a donné une préface lucide, où l'historien, le moraliste, l'homme de goût retrouveront en quelques pages le raccourci d'une vie intense et tragique, et la genèse d'une œuvre qui ne saurait plus s'enfoncer dans l'oubli.

Pour le choix, très malaisé, Mlle Dutoit y a fort bien réussi. Elle a mis en valeur la grande lyrique, la « femme d'œuvres », la voyageuse, la sensible, cette écorchée vive dont les « Tristesses humaines » renferment d'émouvantes richesses. Voyez la châtelaine de Valeyres, sensible à la tyrannie de l'atmosphère, au temps qu'il fait, tout bêtement, aux âpretés du climat, aux mélancolies du ciel, puis aussitôt reprise par sa singulière vitalité et muée en femme d'œuvres. A travers les prés, les bouquets de pins, la forêt, elle s'en va vers la tuilerie, pour secourir une accouchée. « Cette femme ne veut pas mourir ; chacune de ses couches est un enfer, elle le traverse, elle se mesure avec la mort, se débarrasse de ses étreintes et, huit jours après, on la voit passer conduisant le vieux cheval qui traîne le vieux chariot. » En faisant le bien qu'elle peut, elle goûte dans ces courses la saveur de l'air libre, cette sauvage poésie qui passe avec le vent du matin au travers des forêts. Une autre fois, vous la verrez en Italie, ou en Espagne, ou en Corse, où elle mène la candidature de son mari au Corps législatif. Revenue à Valeyres, elle se remettra en route, à travers le Jura : rien de plus dru, de plus égayant que ses promenades au Creux du Van, à la recherche d'une auberge pour y passer la nuit. Ainsi mènera-t-elle sa vie, indépendante et bienfaisante, sarcastique, s'il le faut, devant les attitudes figées et les hypocrisies puritaines : rien d'Américain dans ce beau tempérament de chrétienne. Et que de bon sens dans ses invectives... A certain endroit, on croirait qu'elle a pressenti les errements du christianisme social de 1910, qui prétendait mêler maîtresses et domestiques, patrons et ouvriers dans une fausse égalité — quitte à leur faire retrouver plus durement leurs différences, dès le lendemain matin.

Derrière les broussailles du caractère, Mme de Gasparin révèle un grand cœur. Elle fut une grande vivante. Et, comme toute femme très vivante, elle agaça prodigieusement ses contemporains et ses contemporaines. A travers le recueil de Mlle Dutoit, rendons-lui la justice qui lui est due : elle reste un de nos plus vigoureux écrivains, et personne chez nous, avant Ramuz, n'a peint comme elle la montagneuse nature du Pays Romand et la peine des hommes qui le cultivent.

*Pierre Deslandes.*

---

**Je t'aime.** — Un savant suédois s'est mis à l'ouvrage. Il projette d'établir la phrase « Je t'aime » dans mille dialectes et idiomes différents. Il nous apprend que les Chinois disent : « Uougai-ni », les Arméniens ont le passionné « Se sirem as hez », les Arabes le bref « Nehabbek », les Indous le languissant « Main Sym ka pisar kartm ». Mais le Groenlandais bat le record : « Nnigracerlainalerfironajunguarriguak ! » Il est vrai qu'en ce pays froid les mots « je t'aime » ne doivent pas être employés souvent.

**Xem.**

**Juste réclamation.** — Monsieur le président du tribunal, puisque les poules que j'ai volées appartiennent à un conseiller d'Etat, je réclame mon inculpation sous un mobile politique !

## JEAN-MARC NE NEGLIGE PAS SA LOUISE

MOI, dit Jean-Marc, je ne me serais jamais figuré avoir autant de plaisir à Paris.

Il y a des éternités qu'on en parle de ce Paris ; qu'on se dit : Il faudrait bien se décider à faire un tour par là-bas. Alors depuis le temps qu'on y revient, ma Louise m'a dit : « Dis-donc, Jean-Marc, si tu profitais ; le cousin Eugène nous invite depuis si longtemps. Vas-y cet automne, toi. Moi, j'irai l'année prochaine. Décide-toi une belle fois. »

Je ne demandais que ça.

Aussi, dès la réponse du cousin, je me suis « embrié » pour Vallorbe, la frontière, retenant bien les dernières paroles de Louise « Ne m'oublie pas. Rapporte-moi quelque chose de joli. »

Quelque chose de joli... Ça n'a pas été tout seul. Il y en avait tant et tant que, ni le cousin Eugène et sa femme qui me donnaient chaque jour une nouvelle idée, ni les magasins où on m'a bien promené — je sens encore le plongeon que j'ai risqué faire en m'encoublant avec mon parapluie sur un trottoir roulant qui, en rien de temps, vous envoie aux étages ; et les demoiselles regardaient d'en bas : « Oh ! ce vieux qui gigote ! » Mais j'ai pu me raccrocher et sauver l'honneur à la dernière minute — et qui n'étaient pleins que de jolies choses, rien ne pouvait me fixer. Je ne savais pas que choisir.

Enfin, à force d'y réfléchir, je me suis dit que ma Louise serait toute fière si je lui rapportais une jolie robe de Paris pour la prochaine soirée de l'*Echo*. Dans nos villages, on sait ce que c'est que la mode, souvent mieux que dans les villes. Et une femme, si modeste soit-elle — comme ma Louise — aime tout de même être nippée à l'occasion. On sait tout ça.

J'ai retourné cette idée pendant quelques jours, et me suis tout par un coup décidé.

La femme d'Eugène était malheureusement occupée. Aussi, comme le temps pressait, suis-je retourné seul faire ma commission. Mais où aller ?

Pas à la « Samaritaine » en tout cas, Louise et moi nous sommes trop méfiants ! Pas au « Bon Marché », elle pourrait croire que j'ai fait le rapiat. Pas au « Louvre », des souvenirs historiques pour une robe de soirée ! Pas aux « Galeries Lafayette », ça sent le freluquet. Mais oui bien au « Printemps » où le nom sonne si juste ce qu'il faut.

Allons au « Printemps », c'est là que je trouverai, me suis-je dit.

J'ai donc cherché d'abord dans un immense rez-de-chaussée, grand comme cinq à six Grenettes, pas moins, où je me suis perdu sans rien apercevoir d'habits. Rien que des parfums, des poudres, tout un attirail qui sentait joliment bon, des tables garnies de mouchoirs tout en dentelles, des bas, des gants, j'en ai vu, j'en ai vu. A la fin, un monsieur cravaté de blanc, plastron blanc, gilet noir, sans chapeau, m'a demandé ce que je voulais.

— Ah ! bien, a-t-il dit. Confections pour dames. Robes. Au second. Chasseur !....

Un jeune homme costumé s'est approché, m'a mis dans l'ascenseur et je suis arrivé au bon endroit.

Trois demoiselles tellement aimables voulaient s'occuper de moi. Je ne savais laquelle choisir. J'ai dit très fort ce que je voulais. Et qu'elles se débrouillent entre elles.

Alors la plus débrouillarde m'a conduit devant un, deux, cinq, dix, vingt tas de robes. J'en avais le « tourni ». Je lui ai dit tout net :

— Ecoutez, mademoiselle, je voudrais avoir une robe de soirée pour ma Louise. Vous qui avez tant de goût, choisissez pour moi.

— Monsieur n'est pas fixé pour la teinte ?

— Oh ! si, du rose, naturellement. Louise l'aime beaucoup.

Elle a sorti des robes roses toutes plus mignonnes les unes que les autres. Je voyais déjà ma Louise dedans....

— Quelle taille a Mademoiselle ?

« Mademoiselle », me suis-je pensé. Heu, heu, il y a belle lurette... Enfin, après tout, si ça lui plaît, à cette vendeuse, Louise n'en saura toujours rien. Aussi, pour ne pas la contrarier, ai-je seulement répondu :

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Dame, ça va être difficile. Je voudrais pourtant que vous preniez quelque chose qui aille tout à fait bien à mademoiselle. Voyons, Monsieur, regardez un peu autour de vous. Ne voyez-vous pas une vendeuse qui lui ressemblerait un peu ?

Par chance, au même instant, je vis une cliente qui choisissait une robe, et qui avait, à peine un peu moins forte peut-être, la taille de ma Louise.

— Ça y est, que je fais. Voici là une dame qui me rappelle beaucoup Louise. Croyez-vous qu'on pourrait lui demander d'essayer ?

— Ah ! ça.... dit la vendeuse.

Ma foi, comme elle n'avait pas dit non, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis approché bien poliment de la dame qui, de tout près, me semblait vraiment gentille.

— Pardon, escuse, Madame, j'achète une robe de soirée pour ma Louise, ma femme. Si c'était un effet de votre bonté, oserais-je vous demander de bien vouloir me l'essayer une petite minute, histoire de voir comment ça va. Vous seriez bien aimable. Vous avez tout à fait en plus mince la même taille que ma femme.

La dame rit aussi. C'est si gai ces parisiennes ! Puis elle prit la robe et disparut. J'en avais presque souci, mais ma vendeuse me fit signe d'attendre.

Bientôt, en effet, la dame revint, ravissante dans la robe rose.

— Oh ! il n'y a rien à dire, madame, cette robe vous va comme un gant. Vous êtes jolie à croquer là-dedans, mignonne comme une églantine du mois de juin. Ce que ma Louise va être contente....

Et patati et patata, je lui en débitais, je lui en débitais. Car tout en débitant je me disais : C'est pas tout ça, mon brave Jean-Marc, comment diantre la remercier, cette dame ? Pas moyen pourtant de lui offrir une bonne-main. Si seulement elle était un homme, ça irait tout seul ; je l'emmènerais prendre trois décis et la politesse serait rendue. Mais diable, comment faire ?

Je ne trouvais rien. Comme elle disparaissait, je lui ai vite tracé après pour lui dire :

— Je vous remercie mille et mille fois, ma chère dame. Vous m'avez rendu un fier service et fait un vrai plaisir. A la prochaine ! On se retrouvera et je vous revaudrai ça.

Et elles riaient.

Ah ! la jolie partie !

*Pim.*

---

**L'ampoule.** — Une brave domestique, échappée depuis peu de sa lointaine campagne, constate qu'une ampoule électrique n'éclaire plus. Elle la dévisse et la jette dans une poubelle. En même temps retentit une violente détonation.

Prise de peur, la domestique s'affole ; puis, revenant à l'ampoule, elle en voit les débris :

— Zut ! murmure-t-elle, je l'ai jetée et elle a éclaté. Sûr qu'elle était pas usée, puisqu'il y avait encore de l'électricité dedans !

**Le malin cordonnier.** — Sur le magasin d'un cordonnier à Rouen on peut voir en guise d'enseigne une botte avec cette gamme :

Si fa si la si ré

## AU REVOIR ET MERCI !...

JE vous dis, cher monsieur, que loin d'être en progrès, l'instruction, dans le canton de Vaud, diminue. Constatez dans votre correspondance particulière combien il y a de fautes d'orthographe dans un certain nombre de lettres.

— Vous faites erreur, cher monsieur !... Chaque année, au contraire, l'instruction s'accroît dans les masses profondes de notre pays !

Ce dialogue s'échangeait au Café des Mille Colonnes, près de la coquette ville de M., entre deux vieux habitués.

La discussion se continua longtemps encore sur le même sujet, et les deux messieurs, acharnés à se convaincre, en arrivèrent à élever la voix au point de gêner leurs voisins.

Un de ceux-ci, un vieil Anglais qui s'appelait Spick-Yass, et qu'on avait coutume de nommer le père Spick-Yass — car il ne manquait pas de